

JACQUES ROUSSEAU

Directeur du Jardin Botanique de Montréal (Canada)

CHEZ LES MISTASSINI,
INDIENS CHASSEURS DE
LA FORET CANADIENNE

1945

REVUE DE L'I.F.A.L.

Nazas, 43

México, D. F.

I.—L'HABITAT

PARMI les peuplades vivant encore de la chasse dans la forêt canadienne, peu sûrement ont moins de contact avec les Blancs que les Mistassini, un rameau de la grande famille amérindienne des Algonquins (1).

Pas de route, ni de voie ferrée.

Le territoire de Mistassini, à l'intérieur de la péninsule québécoise, se trouve à dix ou quinze jours de canotage du chemin de fer de l'Abitibi, de la plaine fertile du lac Saint-Jean et du point d'escale le plus rapproché des rares vaisseaux touchant la rive orientale de la baie d'Hudson.

Se figure-t-on ce que signifie une randonnée dans la forêt boréale, parmi les épinettes (2) drues comme les flèches d'un carquois, et les tourbières au sol mou, couvert d'éricacées emmêlées? Le voyageur s'empêtre et trébuche, la maille de la végétation le retient comme la toile d'araignée, l'insecte captif. Au prix de patients efforts, il marche de l'aurore au crépuscule, une charge de mulet sur les dos, suant sous la bricole (*fig. 1*). A peine s'est-il arrêté pour ébouillanter une tasse de thé et manger! Le soir venu, en dressant le campement près d'un ruisseau, il interroge la carte, pour accuser parfois quatre ou cinq kilomètres d'avance. Sauf quand les nécessités de l'exploration l'exigent, la marche continue dans la forêt coniférienne du Québec ne peut être envisagée comme un moyen de locomotion l'été. L'hiver, les eaux gelées, le sol durci, l'épaisse couche de neige recouvrant la broussaille permettent la marche en raquettes (*fig. 3*). Le trajet à pied du lac Saint-Jean au lac Mistassini pourrait s'effectuer alors en sept ou huit jours; mais l'été il en faudrait au moins une trentaine, et encore!

Seul le canot (3) de bois léger, recouvert de toile imperméable (*fig. 3*), rejeton du canot d'écorce de bouleau, —glissant sous l'aviron agile, permet d'utiliser le chemin fluide des rivières et des lacs innombrables comme l'étoile. Pour éviter le rapide, relier les nappes d'eau et les bassins, franchir les

collines, on "portage" dans le sentier usé par les siècles. Sac au dos, le canot, lourd de 30 à 40 kilos, renversé sur la tête, les hommes, comme de monstrueux reptiles, glissent entre les arbres, abattant la rosée et les fils d'araignées. Grâce à l'écorce de bouleau, l'Amérindien a fait alliance avec la forêt boréale. Le canot a poussé au cœur du continent, parfois sur de simples filets d'eau, coureurs des bois et voyageurs, et joué un rôle primordial dans la traite des fourrures. Encore de nos jours, sans lui, explorateurs, forestiers, arpenteurs et prospecteurs ne réussiraient pas à franchir le bois de conifères.

Présentement, seuls le canot et l'avion relient le lac Mistassini aux centres organisés. Tous les véhicules de transition, bêtes de selle, bicyclette, voiture, automobile, locomotive,

sont inutilisables, vu l'absence de route. La forêt boréale n'admet que la moderne aviation et le séculaire canotage, perfectionné parfois d'un moteur, mais alors le portage s'alourdit d'autant.

Un tel isolement laisse normalement prévoir un peuple replié sur lui-même; mais ces Indiens du lac Mistassini dépendent autant de la vie urbaine, dont ils ne savent pourtant rien, que les camelots des villes. Ils trappent les animaux à fourrure pour les Blancs et les troquent pour des vivres et les mille nécessités de la vie, le vêtement, le canot, la tente. Ils sont telle- sation du ravitaillement des villes les atteindrait comme les populations ru- ment liés au réseau commercial nord-américain que la moindre désorgani-



FIG. 1.—Le portage dans la forêt du lac Mistassini. Le poids varie généralement de 30 à 100 kilos et atteint exceptionnellement 175 kilos. D'habitude la charge est suspendue au front au moyen du "collier" que l'on voit sur le côté. Procédé moins fatigant que lorsque la charge porte sur les épaules uniquement. (Photo Ernest Rouleau)

rales et davantage. Pas plus que les grandes nations qui s'entretuent au nom d'une hégémonie économique, la tribu des Mistassini n'est une peuplade isolée; mais on ne s'y égorge pas entre voisins. Ce ne sont que des sauvages!

*

Le lac Mistassini! Un infime point sur la carte pour désigner presque une mer intérieure de 160 kilomètres de long par une vingtaine de large. Eau transparente, verdâtre. Malgré soi l'on est presque surpris de ne pas trouver la valse des crabes, les oursins hirsutes, les étoiles de mer dorées, les méduses joufflues comme des lanternes, ou les phoques et les marsouins jouant à cache-cache. Inutile de scruter l'horizon, aucun phare ne cligne dans la nuit.

Lac aux baies tentaculaires de dix à cinquante kilomètres. Presqu'îles qu'on croirait découpées à plaisir. De nombreuses îles, enchâssant elles-mêmes des nappes d'eau assez grandes, alignées comme les grains d'un chalet, divisent le lac en deux sur toute sa longueur. Il faut les voir le

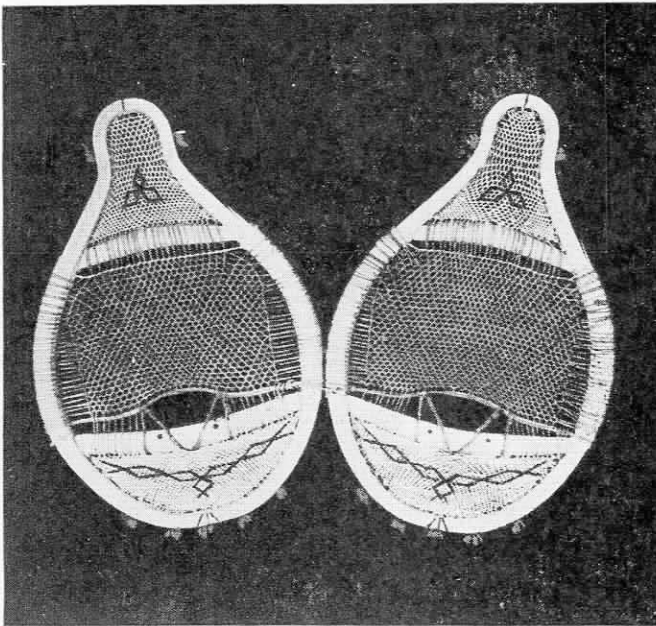


FIG. 2.—Raquettes du type dit "queue de castor", faites au moyen d'une languette équarrie de bois de bouleau, recourbée et reliée par de la babiche, lanière de peau crue d'orignal ou de caribou. (Provenant du lac Mistassini). (Photo J. - R. Dufresne)

matin quand le soleil rase encore la crête et se joue dans les passerelles des araignées, allumant des éclairs d'un arbre à l'autre. Quand le soleil s'est élevé, qui penserait que l'île, toute ligotée de toiles, est la prisonnière de ces minuscules fées.

Le pays est plutôt plat et bas. Toutefois, les rochers abrupts, refuges des plantes subarctiques rares, se succèdent au N.-E. des îles du centre. Falaises cavernieuses résonnant au clapotis des vagues comme les notes du gros bourdon.

Elles retiennent encore au matin les frissons de la nuit pendant que de l'autre côté le soleil répandu sur le lac vous darde de ses rayons. Le sud-est des îles, à rivage plat, muni souvent d'anses abritées, est plus favorable au canotage dans un pays exposé aux brusques sautes d'humeur du vent. Pourtant, l'un de nos guides, qui a découvert dès la première journée notre prédilection pour les falaises, s'est vite mis au diapason. Il explique en langue crise, heureusement complétée par une mimique éloquente, que l'île où nous allons a un très beau côté aux rochers escarpés et un rivage banal, sablonneux et bas. Ce territoire, très rarement visité par les Blancs, est entièrement arpenté, mais peu d'accidents géographiques portent un nom. J'ai dressé une liste d'environ soixante-quinze toponymes connus, dont plus de cinquante noms cris relevés pour la première fois. Mais pour se retrouver dans ce dédale, il a fallu désigner des îles, des lacs, des pointes, par environ 150 appellations nouvelles. Faut-il s'en étonner outre mesure? Même des éléments orographiques fondamentaux sont mal connus. Les manuels de géo-

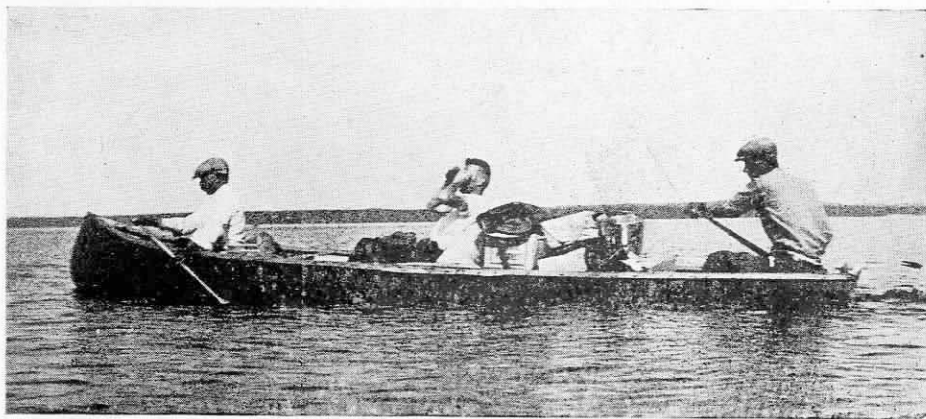


FIG. 3.—En canot, dans une baie du lac Mistassini. Ce canot, tronqué à l'arrière, est préparé pour recevoir un moteur. Le type habituel est pointu aux deux bouts. De gauche à droite, Joseph Métawishish, Ernest Rouleau et Matthew Coom. (Photo Jacques Rousseau)

graphie canadienne mentionnaient tous jusqu'à ces dernières années la présence d'une chaîne de montagne, les monts Watchich, sur la ligne de partage des eaux du Saint-Laurent et de la baie d'Hudson. Quand l'Abitibi, situé au nord de la région de Montréal, au delà de cette ligne de partage fut ouvert à la colonisation, il fallut bien reconnaître que les monts Watchich ne s'y trouvaient pas et les géographes les bannirent des cartes. Il faudra les y remettre, car nous avons bien distinctement repéré, mais à quelque distance au N. E. de l'endroit où on les cherchait vainement, une chaîne de montagnes longeant la ligne de partage, au sud-est du lac Mistassini. A une première erreur d'ordre géographique s'en ajoutait une autre d'ordre lin-

guistique: *watchi*, signifiant montagne en cris et en montagnais, *Watchich* semble tout simplement une transcription partielle et erronée du nom indien. On ne ferait pas pire en transposant *Ciudad de México*, en *ville de Ciudad*.

La toponymie mistassini est très révélatrice de la culture de ces aborigènes. *Mistassini*, ou "la grosse roche", qui a laissé son nom au lac, est l'endroit où les naturels font le sacrifice du tabac aux dieux pour se les rendre propices avant la traversée hasardeuse du lac.

Tamatiskat, nom de la pierre à fusil, est également celui d'une pointe où l'on venait autrefois arracher au calcaire ces noyaux de roche dure lançant par percussion des étincelles magiques. La pointe *Kakwéwatimi* doit son nom à un processus assez populaire dans les langues algonquines. Le



FIG. 4.—Forêt subarctique particulièrement claire, sur une île, au centre du lac Mistassini. Entre les arbres, formation basse d'éricacées. (Photo Jacques Rousseau)

début *kak* est la première syllabe du nom du porc-épic; *wéwatimi* est le fragment d'un mot dont l'ensemble signifie "où il y a beaucoup d'eau". Mode de formation assimilable à celui, très moderne, de maintes marques de commerce. L'interprétation la plus littérale du nom précédent serait: "l'endroit creux où il y a du porc-épic". Un nom aussi simple qu'*Atanouk* évoque l'idée élaborée "d'îles très étroites placées à la suite, simplement séparées par des passages". De même *Mahowchitounan* évoque un sens aussi restrictif que "le lieu de rencontre où l'on pêche avec des filets pendant l'hiver". Ce nom est encore relativement court. Les Mistassini, comme tous les Indiens, n'ont pas peur des mots. Un portage se nomme tout simplement:

Kapôchekochiuchichini-naniouts, c'est - à - dire "le portage où on se fait des ampoules aux-pieds en voyageant en raquettes (l'hiver)". Ces désignations renferment beaucoup d'idées sous-entendues. La vie de la forêt coule si uniformément sans variantes, que l'on se comprend facilement à demi-mot.

Le lac Mistassini est déjà à une latitude assez boréale. L'été, le jour est long: on peut au début de juillet lire sans lumière sous la tente à 9 h. 30 (heure normale de l'est). Le crépuscule, comme l'aurore, est interminable et la nuit fréquemment éclairée par les draperies mouvantes des aurores boréales.

La température d'été, en juillet, atteint le jour, un maximum de 60° F. à 92° F. (soit 15°

C à 33° C) et la nuit, un minimum de 34° F. à 62° F. (soit 1° C à 17° C. environ). On ne peut donc se plaindre de la chaleur.

Dans ces conditions, pas de futaie de chênes, de hêtres et d'érables, mais la forêt coniférienne comprenant 90 à 95% d'épinettes noires (*Picea mariana*), puis des sapins (*Abies balsamea*) et de malingres bouleaux blancs (*Betula papyrifera*) de si petit diamètre qu'ils sont inutilisables pour la fabrication de canots d'écorce. Aussi, avant l'introduction du canot de toile, généralisé dans cette région depuis moins d'une trentaine d'années, les Mistassini devaient quérir plus au sud l'écorce de bouleau ou la troquer contre du poisson fumé. Les arbres sont à croissance lente: un tronc de 12 cm de diamètre, pris au hasard dans le bois, comptait 49 couches annuelles. Le parterre de la forêt, formation de mousses reposant sur un humus pauvre, est envahi, malgré le sous-sol calcaire, par la végétation acide des éricacées.

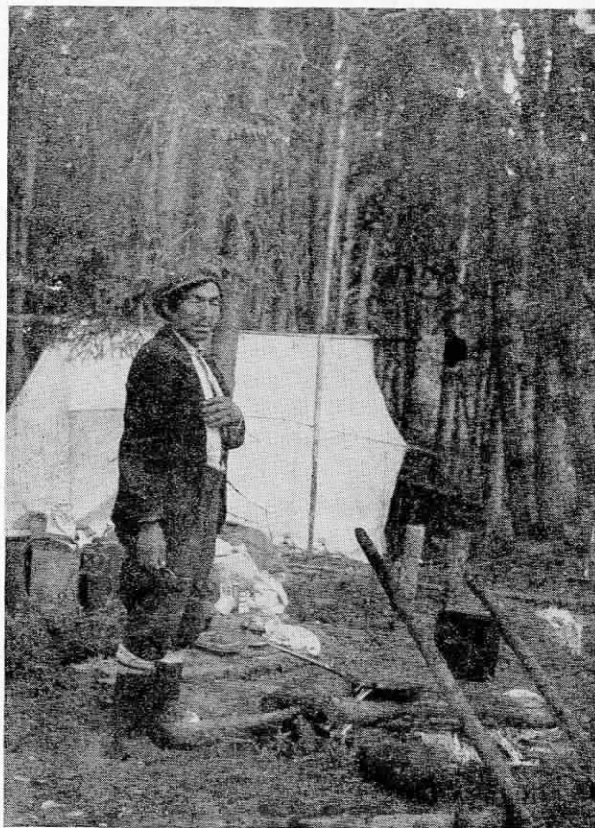


FIG. 5.—Un Indien Nichikoun. Au premier plan le feu de camp et à l'arrière le type de tente communément employée par les Indiens. (Photo Jacques Rousseau)

C'est un vrai tapis de mousses percé d'arbres. Déjà l'avant-garde de la toundra qui se mêle à la forêt. Végétation subarctique (fig. 4).

Toutefois, des arbres ont déjà atteint là des diamètres allant de trente à soixante centimètres, comme l'attestent quelques cadavres pantelants. Faut-il conclure que la région jouissait d'un climat moins rigoureux il y a quelques années? Opinion peu vraisemblable. Les modifications sont rarement aussi brusques. Sans aucun doute, la cuvette calcaire de Mistassini, perdue dans le bouclier précambrien, favorisait l'établissement d'une flore plus tempérée et plus luxuriante; mais les incendies de forêts répétés tous les vingt-cinq ou cinquante ans ont eu raison du sol. La terre incendiée! Voilà il me semble la cause principale de la dégénérescence de cette forêt et de sa transformation en habitat subarctique. De même, à la forêt subtropicale, fréquemment, a succédé le maquis.

Ici et là, abondantes formations de lichen des caribous (*Cladonia rangiferina*) non suffisantes pour permettre le pâturage aux troupeaux.

Dans le lac lui-même, pas de nénuphars et seulement de rares formations dans les longues baies, d'où la rareté des originaux qui ne peuvent se régaler des grands rhizomes charnus.

Les baies sauvages (fraises, bluets (4), chicoute (5), framboises et autres ronces) constituent à peu près le seul aliment végétal indigène, sans compter les quelques tisanes qui ont précédé le thé. Plus nombreuses les plantes médicinales, mais la pharmacopée mistassini n'a pas la richesse des autres plus méridionales. Peut-être est-elle moins empirique dans l'ensemble et retient-elle surtout les produits les plus efficaces. Le tabac, introduit à une date relativement récente, a supplanté l'écorce d'épinette et surtout l'*espachkouchigane* (*Empetrum nigrum*) à la fumée aromatique douce. Les mousses, surtout les sphagnes aux cellules absorbantes, n'ont pas de remplaçants pour les différents usages les plus intimes. De teintures végétales, on n'utilisait pratiquement que que l'aulne, dont le co-



FIG. 6.—Une "plaque" taillée à la hache et sur laquelle un guide Mistassini a écrit ses impressions en caractères syllabiques cris. (Photo Jacques Rousseau)

lorant brun teignait les filets. Donc peu de couleurs brillantes si ce n'est le bleu peu durable de l'écorce de mélèze et l'orangé des bourgeons secs d'épinette; mais les teintures d'aniline et l'achat des tissus colorés viennent briser la monotonie.

La forêt fournit le combustible, la charpente des tentes, le bois des ustensiles et outils. L'écorce fibreuse des épinettes et des saules arbustifs des rivages, encore utilisée aujourd'hui pour les cordages, constituait autrefois le seul matériel indigène pour les lignes dormantes. L'écorce de bouleau est juste assez grande pour la fabrication d'objets domestiques, tels que des plats et menus paniers.

Mais avant tout la forêt sert de repaire au gibier qui rôde dans la nuit parmi les branchages pourris du bois lumineux (6): ours, renards, loups, visons, rats musqués, loutres, porcs-épics, lièvres. Bien fortuné celui qui par aventure en rencontre sur sa route le jour. Seuls les pièges déjouent leur prudence. Moins discrets, les castors élèvent des barrages et construisent des cabanes. Les eaux vastes du lac Mistassini, malgré ses boqueteaux de trembles (*Populus tremuloides*), se prêtent mal à leurs ébats. Pour leurs digues, il leur faut de petits cours d'eau; aussi se réfugient-ils de préférence dans la rivière Rupert, décharge aux multiples ramifications de ce bassin.

Pour le voyageur sans pièges appropriés, la vie animale se ramène surtout aux écureuils, aux oiseaux, — goélands, sternes, huard, perdrix de savane et perdrix blanches, — et aux poissons de grande taille, — poissons blancs, dorés, brochets, carpes, lottes, truites rouges, truites de lacs pesant parfois 20 kilos, — et aux rares originaux balladant leur panache, leur nez retombant, leur barbiche et leur corps monstrueux.

J'oubliais les mouches, les satanées mouches, les nécessaires mouches de la forêt canadienne: microscopiques brûlots (il en faudrait une cinquantaine pour couvrir leur nom mistassini, (*tchiakahichèchechich*); maringouins aux grandes pattes, mais au nom encore plus long (*kakakanokatetsatchiméow*), qui vous plongent avec précaution leur trompe acérée et se gorgent de sang jusqu'à augmenter de deux ou trois fois leur volume; et surtout ces mouches noires, plus petites que la mouche domestique, qui attaquent sans relâche par nuées, vous ensanglantent la figure, s'insinuent partout, ne dédaignant aucune partie du corps. Heureusement, ces bestioles aiment moins les grandes étendues d'eau découvertes, trop exposées au vent, et se réfugient plutôt dans les endroits plus abrités.

II.—L'HOMME

Les chasseurs de la forêt québécoise, — Montagnais, Naskapi, Tête-de-boule, Algonquins proprement dits, Mistassini (et autres groupes d'affinité crise), tous de la famille linguistique algonquine, occupent encore la plus grande partie du triangle québécois. Extrêmement disséminés, leur population, qui ne dépasse pas sensiblement 5.500 âmes aujourd'hui et qui pro-



FIG. 7.—Deux crânes d'ours fixés à un arbre comme offrande propitiatoire, chez les Mistassini. (Photo Jacques Rousseau)

bablement n'a jamais atteint plus que le double, occupe un territoire aussi grand que la France. Contrairement à l'agriculteur, le chasseur a besoin de beaucoup d'espace pour subsister. Sur une carte de Québec, de faible dimension, on pourrait donc indiquer l'emplacement de la tente de chaque famille indienne, si la population n'était pas si mouvante.

Ne nous méprenons pas toutefois sur leur nomadisme. Cette notion évoque généralement l'idée du déplacement constant d'une bande restreinte suivant les caprices du gibier. Un tel nomadisme a persisté jusqu'à une date récente chez

les chasseurs de bisons de la Prairie. Dans la forêt boréale, autrefois, les limites territoriales changeaient d'une génération à l'autre avec les mouvements lents de la peuplade. Dans tous les pays organisés, même phénomène de va et vient, variable dans le temps et l'espace. Simple émigration ou immigration, suivant le point de vue.

Les Mistassini ne sont pas de vrais nomades mais des migrants périodiques sujets à deux "transhumances" annuelles. De l'automne au printemps, —phase productive—, chaque famille, isolée dans son territoire de chasse bien délimité, arrache à la forêt ses précieuses fourrures. L'été, tous se rassemblent au poste de la Petite-Passe, le centre social de la tribu, pour y troquer les pelleteries, lester immédiatement une partie des bénéfiques, suivre les exercices religieux, se marier à l'occasion, cancaner toujours et se reposer: phase non productive, strictement commerciale et sociale.

*

Plus ou moins mongoloïdes selon le métissage, le teint basané par l'hérédité et la vie au grand air, les Mistassini sont robustes dans l'ensemble. Une charge de cent kilos attachée au front par une courroie leur semble

normale dans les portages. L'un de nos guides, jeune homme plutôt mince, pouvait porter à la fois quatre poches de farine de cent livres, soit environ 175 kilos. Les *Nitchikoun*, tribu restreinte, à vingt jours de canot du N.-E. du lac Mistassini, et réunie maintenant à ce groupe, sont plus petits, moins robustes et plus exposés aux maladies (fig. 5).

Le cheveu blanc ne peut servir d'indice pour l'âge; il dénote un apport caucasique. Ces Indiens, en général, sauf dans l'extrême vieillesse, ont des cheveux de jais. La barbe, peu fournie chez les plus mongoloïdes, augmente avec le degré de métissage. Fait curieux, elle blanchit chez eux beaucoup plus tôt que la chevelure. Vers 35 ans, très fréquemment elle est déjà grise. Aussi se rasent-ils soigneusement une fois ou deux par semaine. Ils ne sont pas dépourvus de coquetterie et Joseph Metawishish ne se laissait jamais photographier sans sortir préalablement son peigne et son miroir.

Les femmes résistent beaucoup moins que les hommes à la vie de la forêt. La tuberculose les décime. Les veufs mariés sont légion. Il résulte de cette mortalité plus hâtive une baisse de l'âge du mariage des femmes. Chez les Tête-de-boule, où la tuberculose a fait beaucoup de ravages, il n'y a guère plus de jeunes filles célibataires après 14 ou 15 ans, mais au lac Mistassini, vu les conditions physiques et sanitaires supérieures, la situation est presque normale et elles se marient entre 17 et 20 ans.



FIG. 8.—Sauf l'avant, cette tente est rectangulaire comme celle de la fig. 5. La partie antérieure en branches courbées est un rappel de la "cabane ronde", un type encore fréquent chez les Naskapi, mais disparaissant du poste de Mistassini. Les tentes rondes Naskapi étaient en peaux de bêtes. (Photo Jacques Rousseau).

Le mariage dans la forêt est une condition essentielle car la femme a sa large part des corvées. N'exagérons pas cependant. On a tendance trop souvent, pour avoir vu fumer tranquillement des hommes pendant que la femme portait de lourds fardeaux ou préparait le bois de chauffage, à prétendre que toute tâche matérielle, sauf la chasse et la pêche, est dévolue à la femme. Sans doute, il y a là comme chez nous des mâles paresseux: tous, dans nos centres civilisés, sont-ils prêts à porter des colis, ceindre le tablier en passant le seuil de la maison, et voir au ménage? Chez l'Indien, le travail féminin se déroule, continu et uniforme. Si au poste, l'homme

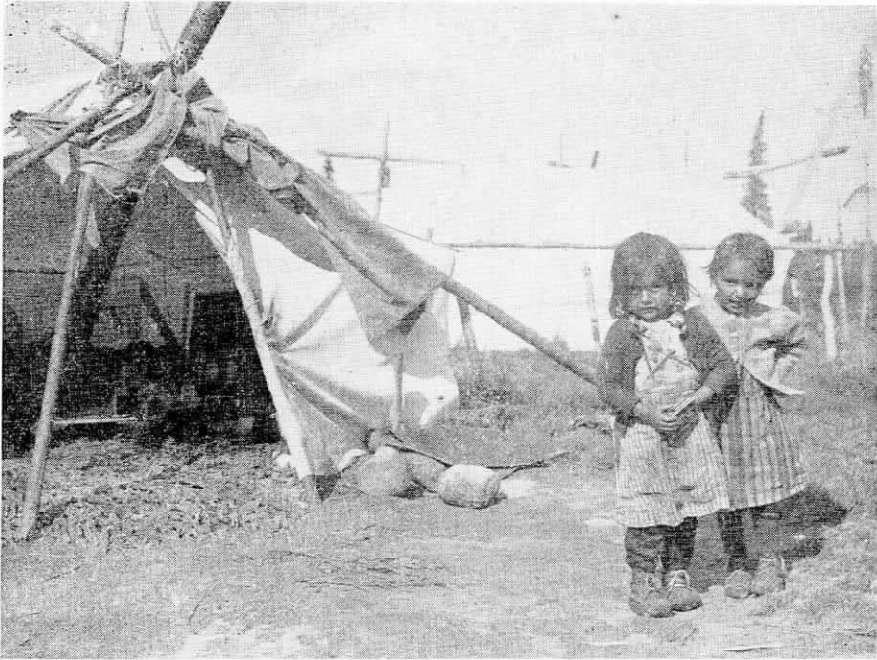


FIG. 9.—A l'intérieur de la tente rectangulaire, le poêle de tôle, dont la cheminée dépasse, et le plancher constitué par une litière de branches de sapin. (Photo Jacques Rousseau)

se ménage, c'est la halte nécessaire après les "bourrées" qui à un moderne citadin sembleraient une tâche inhumaine.

On ne peut attendre de ces primitifs une puériculture très avancée. Les mères nourrissent leurs bébés jusqu'à dix-huit mois environ. Après cela, ils passent directement au thé. Préparer au même repas du lait (au moyen de poudre) et du thé n'est pas encore entré dans les habitudes, d'autant plus que les récipients sont rares.

Les enfants sont doux, se bousculent rarement, ne discutent pas entre eux. Sans doute, ils ne sont pas parfaits, mais on ne voit jamais sévir les parents. La vie est tellement réduite à l'essentiel que les occasions de mal agir sont rares. Toutefois, il y a surtout là une question de caractère: dans

des peuplements primitifs de noirs antillais, ayant transporté en Amérique leur crawl africain, les enfants n'étaient pas plus exposés à commettre des fautes sociales, mais la raclée venait plus régulière que le pain quotidien.

Les enfants Mistassini, —comme chez tous les Indiens de culture algonquine—, ne sont que de petits adultes, fumant souvent avant dix ans comme papa et maman, prenant part au labeur quotidien.

Toute la population, à l'encontre des tribus en contact avec le Blanc, est d'une grande honnêteté. Une tente ouverte pendant une absence de quelques jours ne sera jamais "visitée". Les enfants ne sont pas quémanteurs. Vous donnez une friandise à l'un, les autres font mine de n'avoir rien remarqué.

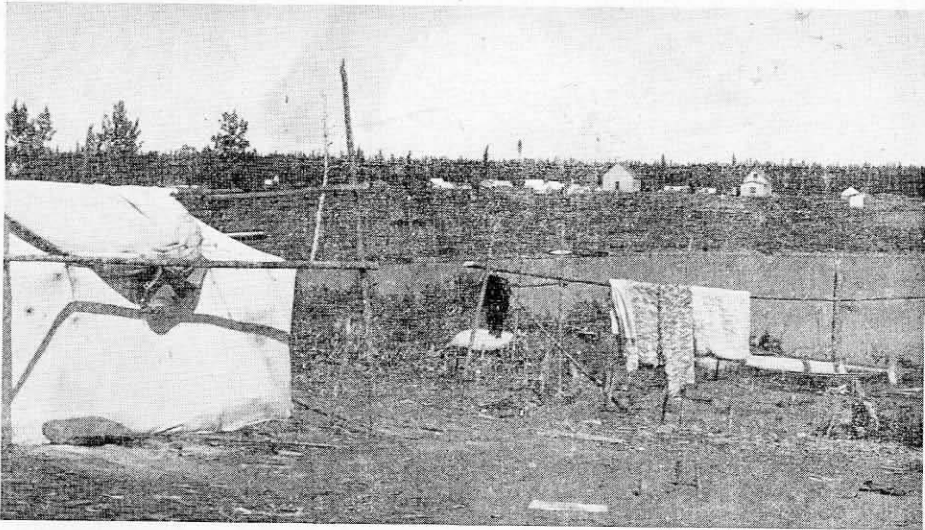


FIG. 10.—Le poste du lac Mistassini, près de la Petite-Passe. L'église et la demeure du gérant de la Hudson's bay Company. Autour, tentes d'Indiens. Sur la barre transversale, couvertures en lanières de peaux de lièvres tricotées. (Photo Jacques Rousseau)

Beaucoup de tribus taciturnes nous ont fait croire que l'Indien est morose, mais les Mistassini ne manquent pas d'exhubérance, de gaieté. Ils bavardent à cœur de jour, se taquent, blaguent. Ils sont aussi sentimentaux que les Blancs, très prévenants, pudiques, discrets, peu affirmatifs. Le "maybe" (peut-être) ponctue la plupart des phrases de l'interprète. Ils n'ont que faire des japonaiseries. Vous leur offrez un objet, ils l'acceptent sans complication. S'ils proposent de vous aider et que vous déclinez, ils n'insistent pas. Ils sont capables de s'emporter au moment des contrariétés; mais ils pourront aussi bien éclater de rire. Par plusieurs traits ils rappellent assez des paysans normands ou québécois. Très sociable, l'interprète n'oublie jamais la traduction de nos blagues, mais il attend toujours d'avoir donné sa version crise pour rire.

L'âge est un point de repère dont ils se soucient peu. L'un de mes guides ignorait lui-même le sien. A quoi bon! Au mariage ou aux funérailles, il sera toujours temps de déterrer l'acte de naissance.

L'alcool, heureusement, n'est guère accessible et cela évite les discussions violentes, le vacarme. En général, les Indiens de la forêt sont absolument allergiques aux spiritueux, facteur par excellence de désintégration morale et de déchéance physique.

Eux qui persistent dans leur état de chasseur, malgré toutes les tentations de vie plus facile et trois siècles de contact avec les Blancs, manquent cependant de persévérance. S'ils ont servi de guide quelques semaines, il est difficile de les tenir en place: sur la voie du retour ils veulent brûler les étapes. L'approche de la fin d'un voyage marque le début des rouspétances. Il nous a fallu en abrégé un pour rentrer au poste. Joseph, si vif et toujours de l'avant, menait la marche. Ce veuf, encore vert malgré ses 63 ans, avait décidé subitement d'épouser dès le retour la gentille Kitty Swallow, toute mignonne et fraîche dans ses 17 ans. Qui blâmerait Joseph? Pour ceux qui pourraient s'émouvoir d'une telle disparité, Joseph est resté veuf comme devant.

Notre interprète baragouine l'anglais et un autre Indien de la tribu parle français, mais la seule langue en cours est un dialecte quelque peu intermédiaire entre le cris et le montagnais, mais qu'on rattache de préférence au cris. Il n'en existe ni grammaire ni dictionnaire. Il faut s'en remettre aux ouvrages cris proprement dits. Un peu la situation d'une personne qui apprendrait l'espagnol dans des manuels portugais ou le provençal dans la grammaire de l'Académie et Littré.

L'une des particularités de ces différents dialectes algonquins, est la

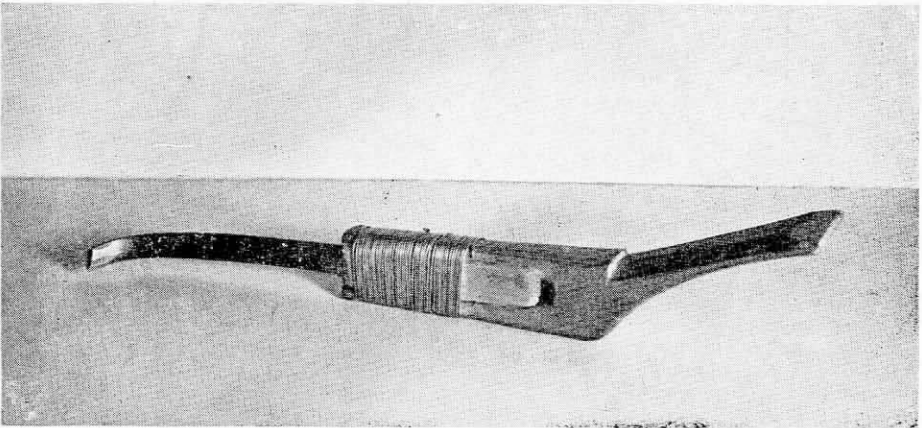


FIG. 11.—Le couteau croche des Indiens chasseurs de culture algonquine. Celui-ci est de fabrication Mistassini. Faits aujourd'hui avec des vieilles limes, ils tirent leur forme, paraît-il, des incisives incurvées du castor. (Photo J.-R. Dufresne)

pauvreté en consonnes et la substitution de consonnes d'une langue à l'autre. L'*r*, présent chez les Tête-de-boule, s'y substitue à *l*. On dira donc *Marie*, *Sarmon* (pour *Salomon*). Chez les Montagnais et les Mistassini, *Marie* devient *Mali*, *Méli*, ou *Mélé* selon que le mot est tiré du français ou de l'anglais (*Mary*, prononcé *mè-ré*). Chez les Algonquins du Témiscamingue, c'est l'*n* qui se substitue à l'*r* d'où *Mani*. En général, chez les Mistassini, l'*y* prend la place de *l* ou *r*. Le ptarmigan, ou perdrix blanche, nommé *wapilou* par les montagnais de Pointe-Bleue, devient *wapiéyou* à Mistassini.

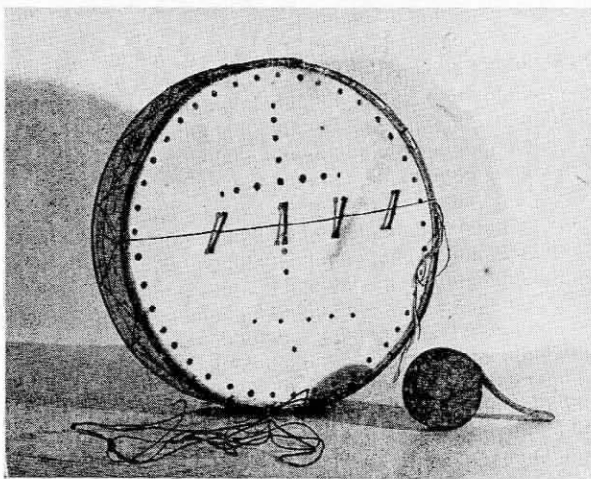


FIG. 12.—A gauche, tambour de shaman Mistassini à deux faces (diam. 35 cm.) fait de cercles minces de bois de bouleau et d'une peau tendue d'orignal. Les points sont rouges et bleus, la bordure du cercle, rouge. Sur la corde tendue en travers de la peau, quatre bâtonnets produisant un bruissement secondaire lorsque l'on frappe le tambour: "C'est, disent les Mistassini, le son qui chante". A droite, hochet d'enfant fait au moyen d'un cercle de bouleau et d'une peau tendue d'orignal, renfermant des plombs de chasse. (Photo J.-R. Dufresne)

Aussi les linguistes spécialisés dans les langues algonquines, comme Truman Michelson, classent-ils ces dialectes en langues en *r* (Tête-de-boule), en *l* (Montagnais), en *n* (Naskapi, etc.) en *γ* (Mistassini et tribus affines du nord). A l'ouest de la baie d'Hudson la substitution peut même se faire au profit du *th*. Règle générale, une phrase française de dix secondes en prendra trente en cris, phénomène assez caractéristique des traducteurs qui ne possèdent pas bien l'esprit de deux langues; mais il y a plus. Cet idiome doit recourir à des périphrases pour exprimer des idées modernes.

La présente étude ne portant pas sur la linguistique indienne, il faut se borner à quelques indications. Peut-être y a-t-il lieu de souligner un phénomène intéressant, se retrouvant toutefois dans le parler enfantin des langues indo-européennes. La terminaison *chich* indique le diminutif: lac se dit *sakahikan*, petit lac, *sakahikanchich*. Or le diminutif s'applique parfois à des mots ordinaires lorsque employés pour les enfants. *Au revoir* se dit *niaut* dans le langage courant. A un enfant, on dira plutôt *niautchich*.

Dans l'ensemble ces langues sont constituées surtout de verbes et de noms. Les autres parties du discours occupent une place peu importante.

Nos noms européens ne possèdent pour eux aucune signification. Ils



FIG. 13.—Au poste de Mistassini, les femmes portent leurs enfants dans les bras. Elles ne connaissent pas la nâgane qui se dépose facilement, sert de lit et se porte aisément. (Photo Jacques Rousseau)

lé et le bacon, la viande de choix, le nec plus ultra de l'apport des Blancs, qui confère tout un blason au cochon. Il n'y a rien de dépréciatif à comparer une femme à une gazelle et une jeune fille à une tourterelle! *Koukouch* sonne aux oreilles mistassini comme l'Honorable Bacon ou Son Excellence Lard Salé. Au poste, d'autre part, mes cheveux grisonnants me valent les surnoms de *Moshoum*, c'est-à-dire le "grand-père" et *Tcheno*, le "vieux", deux termes imprégnés de respect et de dignité!

Ces Indiens chasseurs ignorent la véritable organisation tribale et son système complexe des clans. La tribu signifie ici la réunion de familles de même culture, habitant une même région et se rassemblant pour la traite à un poste défini. Le chef de la tribu, l'*outchimâkow*, élu par ses sujets majeurs mâles, avant tout un personnage ayant les prérogatives ordinaires d'un chef honorifique, sert de lien, en quelque sorte, entre le service des affaires indiennes et la tribu. A lui incombe le soin de promouvoir le bien

comptent d'ailleurs des sons inarticulables sans entraînement préalable. S'ils vous acceptent, ils ne tarderont pas à vous en fabriquer de leur cru. C'est ainsi que mes guides me désignèrent d'abord par *Moscouci-outchimow*, "chef des plantes", ou simplement *Outchimow*, "chef", et mon collègue, plus menu, par *Moscouci-outchimowchich*. Ces noms avaient tout de même trop de solennité. Je devins donc *Koukouch* et mon collègue *Koukouchich*. Dois-je l'avouer? *Koukouch* signifie porc. Pour eux, qui n'ont jamais vu cet animal que par l'image, ce nom, appliqué à une personne un peu rondelette n'évoque aucun sens désobligeant. *Koukouch* c'est d'abord le lard sa-

de sa peuplade et de présider à l'affectation des territoires de chasse vacants.

Instruits par les parents ou les catéchistes, les enfants apprennent tous à lire et écrire leur langue dans un alphabet syllabique assez curieux. Ils tiennent même fréquemment un journal dans un cahier d'écolier ou entaillent sur le tronc des arbres une "plaque" (fig. 6), surface décortiquée mise à nu d'un seul coup de hache, — pour y inscrire au crayon leurs souvenirs de voyage, leurs impressions sur leurs compagnons blancs. Ils ont toute latitude pour se payer notre tête.

Rattachés autrefois à la vie économique de la baie d'Hudson, sous autorité anglaise peu de temps après l'établissement de la Nouvelle-France, ils se sont tous convertis à l'anglicanisme.

Fervents et fidèles, lecteurs assidus de la Bible, ils récitent leur prière tous les soirs, participent à deux exercices religieux le dimanche, même dans la forêt loin du poste; mais la rupture complète avec les anciens manitous et les rites préhistoriques reste encore à venir. Depuis très longtemps, et encore jusqu'à cette année, ils n'avaient aucun ministre résidant, ne connaissant de la hiérarchie anglicane que l'évêque au moment de sa visite pastorale annuelle. Le reste du séjour au poste, l'enseignement et les exercices religieux relevaient de catéchistes, postes dévolus presque exclusivement à la famille des Shikapio. Or les trois frères, à leurs heures, redeviennent des sorciers, ce que désapprouve tout à fait l'évêque, peu conciliant. Les cérémonies des sorciers, peu fréquentes, semble-t-il, se rapportent presque toutes



FIG. 14.—Le plus souvent les femmes pourvoient elles-mêmes à leur approvisionnement de bois. Accoutrement typique des Mistassini. Le port de trois ou quatre paires de bas superposées, donne aux jambes l'allure de rondins. (Photo Jacques Rousseau).



FIG. 15.—*La fabrication de la banic, pain de farine de blé et de poudre à pâte, cuit en plein air auprès du feu. L'un des deux types consiste en une pâte tournée autour d'un bâton.* (Photo Jacques Rousseau)

à la chasse, à la pêche et aux voyages. Le shaman interroge le lointain manitou et la tente s'agite. Le ciel répond par sa voix, devenue méconnaissable: ce n'est plus le sorcier qui parle! Avant notre arrivée, l'an dernier, ils tinrent ainsi un "wabanô". Leurs divinités consultées leur conseilèrent la discrétion à notre endroit. Ça

me valait bien la peine, assurément, de descendre du sorcier attikamek Pigarouich.

Leur folklore fourmille encore de demi-dieux et de héros, qui ne hantent plus les lieux, hélas! Koukoudjés, géants enduits de gomme de sapin et revêtus de lichen arboricoles filamenteux; Windigos, ou mangeurs de chair humaine. On ne les a pas vus depuis longtemps. On se souvient d'un être étrange, espèce de manitou vivant aux alentours de l'île Manitounouk, fauteur de tempêtes. On lui prête une gueule fendue jusqu'aux oreilles; comme son torse seul émergeait de l'eau, il est difficile d'affirmer si le bas du corps avait la forme d'un poisson. La dernière apparition remonte à 35 ans, mais l'informateur n'avait pas été lui-même témoin oculaire. D'êtres merveilleux, il ne reste que les tambégwilnous —une espèce de sirène mi-homme, mi-poisson—, enfoncés dans les profondeurs de la baie Wichkwétow. Ni Simon Matabé ni Joseph Métawishish ne peuvent se vanter d'en avoir aperçu, mais ils connaissent quelqu'un digne de foi qui les a vus.

L'imagination brode souvent sur un fond de vérité et la légende provient peut-être de ce que, beaucoup plus au Nord, dans les lacs éloignés de la côte de la baie d'Hudson, vivent des phoques emprisonnés dans les eaux douces. L'histoire colportée d'une tribu à l'autre a probablement donné naissance au mythe. Un ethnographe en doute toutefois.

Un certain fétichisme a résisté à l'évangélisation mais surtout loin du poste, dans les territoires de chasse, où après une période de trois mois de culte chrétien par an, la population retrouve inchangé le vieil habitat culturel. Dans la forêt, autour des campements on voit ici et là, empalés sur des

piquets ou cloués à des arbres, des crânes d'ours (fig. 7), des bois d'origine, des têtes de truites gigantesques, des ailes d'oiseaux, naïve supplique aux génies de ces animaux. On rencontre parfois de vrais ossuaires. Aussi avons-nous proposé "*Ilôt des Squelettes*", pour un endroit innommé. On s'assure les bonnes grâces de l'esprit des ours à force de discrétion et de révérence à leur endroit. De même qu'en certaines "démocraties" dictatoriales, il est de bon ton de ne pas mentionner le nom du père qui préside aux destinées de la nation, ainsi dans ces forêts où l'ours est la bête de choix, pour ne pas le mécontenter, il est mieux de ne pas parler de *maskwa*. Les Montagnais de la Pointe-Bleue recourent plutôt au sobriquet de *Takwajawagan*, c'est-à-dire "queue courte", et les Mistassini, à *Kakouch*, qui me semble un diminutif affectueux de *kakou*, porc-épic.

Dans ses pérégrinations, le Mistassini n'hésite pas à interroger des ossements sur l'issue de la chasse, les incidents du voyage, la rencontre de voyageurs. La mâchoire inférieure de la truite donne une réponse négative ou positive selon qu'elle tombe à l'endroit ou à l'envers: somme toute, le jeu de pile ou face, mais pris au sérieux. La scapulimancie, ou la divination au moyen des omoplates d'ours, lapin, etc., système aussi élaboré que la chiromancie—, renseigne davantage les initiés par les craquelures de l'os soumis à l'épreuve du feu.

Ce fond psychologique, attisé par l'isolement, leur impose nécessaire-



FIG. 16.—Cuisson de la banic, dans la poêle devant le feu. Quand un côté est cuit, on retourne le pain. Cette forme de banic est à peu près la seule utilisée aujourd'hui par les Mistassini. (Photo Jacques Rousseau)



FIG. 17.—Une sépulture à distance du poste du lac Mistassini. De gauche à droite, le catéchiste Mark Shikapio, les sous-chef Andrew Gunner, Joseph Métawishish. La croix est plus petite que la clôture. Dans l'arbre ébranché, au-dessus des rubans, paquet d'écorce de bouleau renfermant du tabac. (Photo Jacques Rousseau)

nellement chaque année. Enfin, le facteur de la Hudson's Bay Company, résidant au poste, et quelques traiteurs libres, — le plus souvent mariés à des indigènes —, détenteurs absolus du commerce et de la finance. A part cela, les rares Blancs qui s'aventurent dans leurs parages, ne sont que des Blancs, peut-être, très riches à leurs yeux, mais sans supériorité particulière, et qui s'effacent généralement de leur souvenir aussi rapidement qu'ils ont laissé le poste.

Ils ne s'embarrassent guère de nos tribulations. Ils savent sans doute que ces cinq ou six dernières années une grosse bataille occupait fort les Blancs, quelque part bien loin... au delà des forêts du lac Saint-Jean. Si le bacon et le lard salé et quelques autres produits n'avaient pas été si rares, auraient-ils su que des clans de Blancs essayaient de se convertir mutuellement à leurs idéologies respectives.

ment une attitude particulière à l'égard des Blancs. Reconnaissons qu'ils ne se soucient guère de nous. La constitution du pays et des provinces, gouverneurs, premiers ministres et ministres, tous nos "grands hommes", néant! De Blancs importants, il n'y a d'abord que Miste L a l i v i è (Monsieur Larivière), l'agent des affaires indiennes, qui passe ici deux ou trois semaines chaque année, le *chi-outchimow wapatiha-gen*, c'est-à-dire le chef du gouvernement, le summum de l'autorité. Quant au roi, on prie bien pour lui avec le *prayer book*, mais il ne jouit probablement pas de l'importance de M. Larivière.

Puis vient l'évêque anglican, détenteur de l'autorité morale, gardien des portes du ciel, que l'on reçoit solen-

Les vieux seuls se rendent compte combien les Blancs ont radicalement modifié leur façon de vivre. Les jeunes l'ignorent. L'histoire ne dépasse par une génération. Rapidement l'ethnologie matérielle se modifie. Plus de canots et de tentes d'écorce de bouleau, ou de cabanes en peaux de bête; finis les plats d'écorce de bouleau, sauf parfois pour des raisons rituelles, les lignes dormantes en fibre d'écorce de saule et munies d'hameçons en bois, les pipes en pierre provenant de peuplades voisines au Nord. Au poste, à proximité du magasin, on ne trouve à peu près que des produits importés, depuis les ustensiles de cuisine jusqu'à la machine à coudre et le poêle de tôle légère.

On retrouve des traces des arts domestiques anciens en pénétrant dans la tente rectangulaire faite de cotonnade achetée aux traiteurs (*fig. 5*) et ne rappelant plus que de loin par un détail la structure de l'ancienne habitation (*fig. 8*). La litière en branchages de sapin, (7) ou, à défaut, d'épinettes, remplacée régulièrement, recouvre le sol (*fig. 9*). Pas de chaises ni de bancs: l'on s'assoit à terre, accroupi. L'ameublement consiste en un petit coffre de bois, une étagère rudimentaire et pour le bébé, un hamac improvisé au moyen d'une couverture repliée, suspendue par des cordages. Une peau d'ours sur la litière sert de couche; le dormeur se couvre de lainages ou de flannellettes ou d'une couverture faite de bandes étroites de peaux de lièvres simplement tricotées (*fig. 10*). Celle-ci a l'avantage de garder la chaleur et de permettre en même temps l'aération. S'abriter sous une fourrure d'ours, imperméable à la transpiration, équivaldrait à un bain turc. Ce qui ne serait guère salubre quand la température à l'extérieur atteint parfois l'hiver 40°C sous zéro et que dans la tente même la température est extrêmement variable.

Néanmoins, afin de pourchasser certaines maladies, on recourt encore, l'hiver, à la suée dans des tentes exigües, chauffées (du moins autrefois) au moyen de cailloux tirés du feu de camp.

En furetant dans la tente, il vous arrivera de trouver quelques articles de fabrication domestique, surtout à distance du poste: de grandes cuillers en bois de bouleau dites cuillers à poisson, des assiettes creusées dans le bois, rarement des plats en écorce de bouleau, de petits sacs en cuir pour les balles des chasseurs, des raquettes, des porte-bonheur, où les fils multicolores tricotés remplacent les perles cousues sur le cuir, un hochet, comme jeu, une espèce de bilboquet fait de têtes de tibias enfilées. Parmi les outils, la hache moderne, l'outil par excellence avec le couteau croche, fait aujourd'hui avec de vieilles limes usées (*fig. 11*), et dérivant, paraît-il, de l'incisive courbée du castor. Ajoutez le fusil, les pièges, le grattoir à fourrure, tiré d'os d'ours, et vous avez l'outillage à peu près complet. Chez les shamans, en outre, le tambour à deux faces (*fig. 12*), fait d'un cercle mince de bouleau recouvert de peau crue d'original, sur lesquelles une corde tendue porte de petits bâtonnets (autrefois des fragments d'os) ajoutant une résonance secondaire au moindre choc sur la peau tendue. C'est l'âme du bruit qui chante.

L'aviron est également de fabrication domestique, mais pour peu que les traiteurs l'ajoutent à leur stock la population recourra à l'objet manufacturé.

Nous ne trouverons pas la mâtane, cet appareil de bois auquel on ficelle le bébé, lui servant à la fois de lit quand il dort ou de poste d'observation pour surveiller, debout, le monde extérieur et que sa mère porte sur son dos comme un havresac pendant le portage. Cet article commode, presque général chez les peuplades boréales jusque chez les Têtes-de-boule, est absent de leur culture. Au poste, les femmes portent leurs enfants dans leurs bras (*fig. 13*) et pendant le voyage, suspendus dans le dos au moyen d'une couverture.

Les vêtements, même les mocassins, viennent de la fabrique. Les hommes sont vêtus comme des campagnards à l'aise en habit de travail. Les femmes portent de grands bas de laine, parfois trois ou quatre paires superposées qui donnent aux jambes l'allure de rondins. D'ailleurs, elles ont généralement sur elles toute leur garde-robe (*fig. 14*).

Comme le gros gibier manquait et que la vie dépendait surtout de la pêche autrefois le statut économique des Mistassini était plutôt rudimentaire. Le commerce des animaux à fourrures en a fait des êtres privilégiés. Aujourd'hui, ce sont probablement les Indiens chasseurs les mieux pourvus. Le vison est relativement commun dans la région et celui de Mistassini, très recherché, rapporte aux Indiens \$25 à \$ 30 (8) par pièce. En un hiver, la chasse a rapporté à l'un de mes guides, assisté de ses deux fils de 15 et 17 ans, une somme de \$ 2.000. Ajoutons toutefois que les vivres se vendent cher, car il faut les transporter en avion ou les porter du chemin de fer de l'Abitibi en un voyage exigeant, aller et retour, environ trois semaines. La farine de blé, vendue à \$ 3. les cent livres à Montréal, coûte ici \$ 16. et à l'autre extrémité du lac, l'hiver, jusqu'à \$ 35.

Le succès économique favorise l'hygiène. La population est propre et contrairement aux peuplades ordinaires de la forêt, non pouilleuse. Plusieurs font usage de la brosse à dents. Les ablutions au savon et à l'eau sont quotidiennes. Nos guides se lavaient même les mains à chaque repas. Sans doute le plus souvent après, mais le principe était sauf.

*

Si l'on voulait comparer la vie des Indiens chasseurs à celle des grands financiers nord-américains, on noterait un certain parallélisme mais avec renversement des moyens. Du début de l'automne à la fin du printemps

l'un et l'autre sont à l'affût, traquent un gibier, celui-là l'animal à fourrure, celui-ci le client. Pas de répit, une activité fébrile tournée vers la production. Deux mois par année, période de repos, la villégiature, la vie sociale. Le premier joue au commerce, la second joue à la chasse et à la pêche.

Fin mai, ou début de juin. La forêt se vide de son humanité disséminée. Chef de famille à l'arrière du canot, femme en avant, avironnant d'un geste rythmé, entré eux trois ou quatre mioches, et les bagages. En quelques jours les embarcations rentrent au poste, groupées suivant les hasards du voyage Mistassini, Neoskwiskau, Nichikoun avec leur vingt jours de canot, tous, de partout, ils sont venus!

Le poste! une grande clairière au bord de la baie, un désert où les vieilles litières rougies, les débris de feux de camp, attestent la présence d'un village abandonné. Au centre, l'église close, le magasin en bois de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'entrepôt, la demeure du gérant (*fig. 10*). La cheminée fume. Tout près, deux ou trois tentes d'Indiens qui ont hiverné.

Graduellement, une rumeur s'élève où l'on distingue la clameur des chiens, les cris des enfants, le babillage des femmes, le rire des hommes et la hache qui cogne. Trois longues rangées de tentes se déploient. Tels des geysers, elles ont jailli du sol. De quelques personnes, la population est passée à six cents. Le bois de chauffage s'amoncelle. Les femmes battent les fourrés à la cueillette des branchages de sapin pour la litière. La fumée monte des tentes. Va et vient de femmes et de bambins vers le magasin. Ces gens ne n'arrêtent donc jamais! Les fourrures s'accumulent sur le comptoir. Et quand, dans la nuit tardive, le tambour clame la joie du retour, les tentes illuminées, comme des rangées de lampions dans une crypte, chantent à la vie.

D'autres flammes aussi s'allument. Les jouvencaux, partis insoucians, reviennent mûris par l'hiver et la solitude. La rencontre de leurs compagnes de jeu leur cause tout un émoi. Ce n'étaient que de faibles filles, tout juste utiles à taquiner, et la dernière métamorphose hivernale en a fait des femmes désirables. Dix, quinze mariages s'amorcent et dans quelques jours, probablement quand viendra l'agent des affaires indiennes et peut-être l'évêque, une grande fête champêtre annoncera que quinze nouvelles tentes jetteront leur blancheur diffuse dans la nuit. Régalez-vous de banic, de téklef, de graisse d'ours, de tam-tam, de cris, de discours et de danse! Etranger de passage, vous êtes du banquet, votre part de graisse grisâtre vous attend. Comme hôte d'honneur vous offrirez une poche de farine de 40 kilos. On poussera l'obligeance jusqu'à vous la réclamer à l'avance.

Entre temps, il faudra penser aux "affaires". N'est-ce pas pour cela qu'on est venu au poste? Les fourrures sont évaluées au prix du marché, —aujourd'hui il y a souvent libre concurrence entre divers traiteurs—; le gérant du poste, en alignant sur le comptoir une série de jetons suivant la valeur des pelleteries, indique au trappeur le produit de sa chasse. Celui-ci opine d'un signe de tête et l'on enregistre le crédit dans un grand livre. Crédit immédiatement lesté d'une part importante —toujours avec la dé-

monstration des jetons—, car le chasseur, ayant mangé au cours de l'été précédant une tranche des revenus, a dû au départ pour la forêt, l'automne, se faire avancer des marchandises et les inscrire au débit. A quoi bon de l'argent, du papier? Ce qu'il faut c'est du lard, de la farine, des vivres de toutes sortes, des vêtements. Il ne leur déplaît pas assurément de recevoir quelques dollars de pourboire en papier monnaie lorsque par aventure, le rare étranger, —un ou deux par année—, requiert leurs services. Lors d'un voyage chez les Blancs à Oskaleano, ils obtiendront peut-être en contrebande pour une somme d'une quinzaine de dollars un litre de mauvais alcool, valant cinq fois moins.

Les produits vendus au poste de Mistassini venaient autrefois de la baie James, en canot, par la rivière Rupert. Long et rude voyage. Aujourd'hui, le matériel se transporte pour une part en avion de Roberval, au lac Saint-Jean, procédé relativement dispendieux qui provoque une majoration d'environ quinze sous la livre. Le portage par une série de lacs et de rivières, de la station d'Oskaleano, sur le chemin de fer de l'Abitibi, coûte un peu moins cher. C'est ainsi que l'on se pourvoit des denrées essentielles, lourdes, comme la farine et le sucre. Des Mistassini, au service de la compagnie de la baie d'Hudson pour l'occasion, font le portage de la marchandise et reçoivent un salaire basé sur le poids des colis. Assez souvent, la famille entière y prend part et en profite pour s'approvisionner elle-même.

Le voyage d'Oskaleano, —trois ou quatre semaines aller et retour—, constitue l'une des principales distractions de l'été. Les autres sont peu variées: bavardages, visites entre femmes, services religieux le dimanche, enseignement aux enfants par les catéchistes cris, arrivée des avions de fret, descente de l'exceptionnel voyageur, petites cultures de pommes de terre, impatientes randonnées en canot, sans but défini. Les plus fortunés, pourvus d'un moteur portatif, se paient le luxe de brûler l'essence à deux dollars le gallon. Au moindre bobo, on se précipite chez l'infirmière blanche attachée au poste pendant la période estivale. Rien ne les empêche cependant d'avoir recours en même temps à la guérisseuse de la tribu. Il arrive que malgré leurs efforts conjugués la mort triomphe. Et alors, c'est la sépulture. Rien de tel pour briser la monotonie des jours.

A cette occasion, nous avons vu différer notre départ d'une journée. C'était une vieille de quatre-vingt-deux ans que j'avais visitée le soir d'avant. Je la revois, toute cassée, accroupie, silencieuse. "Quand on est vieux, remarque Simon, on est comme un enfant, on ne sait pas où ça fait mal". Et elle s'éteignit le soir pour entreprendre le grand portage vers les pays giboyeux de l'au-delà.

Deux de nos guides s'affairent. Andrew Gunner, sous-chef de la tribu et devenu outchimâkow en l'absence de ce dernier, doit creuser la fosse et fabriquer de planches raboteuses le cercueil badigeonné de noir. Et Mark Shikapio, alternativement catéchiste anglican et sorcier, assistera son frère Matthew dans la lecture de la cérémonie funèbre du *prayer book*.

L'après-midi, quatre hommes déposent allègrement le cercueil vide à

l'entrée du chœur de l'église. Un instant plus tard, ils réapparaissent tenant les coins d'une bâche où se trouve le corps léger enroulé d'un drap blanc. Ils le placent dans la bière aux pieds du catéchiste. Solennel, il revêt la soutane et le surplis pendant que les marteaux rythmés scellent le grand départ. Les prières terminées, une procession se rend au cimetière. Cinq minutes d'oraison les tient dans un recueillement touchant. Soudain un hydravion glisse du ciel. Les enfants filent, les derniers *amen* se suivent, la foule fond, les pelles voltigent endiablées et la dernière motte de terre roule encore que le surplis vole. Quand l'avion amerrit, la population au complet l'attend au débarcadère.

Les repas viennent couper agréablement la routine quotidienne, deux ou trois fois par jour, à heures variables. Il se composent principalement de thé noir et de banic, — sorte de pain cuit à côté du feu de camp (*fig. 15 et 16*). Les jours de fête, la graisse d'ours et les téklef, — crêpes préparées dans la haute friture, — jouent le rôle de friandises. Les Mistassini consomment beaucoup de poisson frais, bouilli ou rôti, et des filets à demi crus fumés lors des pêches abondantes. Le lièvre ajoute fréquemment son fumet au menu et parfois, la chair rouge de l'original et de l'ours. Au poste surtout, et dans la forêt aussi longtemps que durent les provisions, s'ajoutent les aliments accessoires: farine d'avoine, lard salé, bacon, confiture, riz, haricots et pois secs, café parfois le matin, beurre, fromage, cacao, macaroni. Professeur d'art culinaire improvisé, à la demande du gérant, je leur ai enseigné à cuire le macaroni. Mais ils n'avaient pas besoin de mes conseils pour apprêter les ragoûts de lièvre, de perdrix ou de poisson. Brillat-Savarin, Ali-Bab, Prosper Montagné n'ont pas inventé mieux. L'eau m'en vient encore à la bouche!

La vie coule sous le signe du repos, les crépuscules interminables sont marqués par la longue plainte lugubre des chiens enchaînés et faméliques, qui pèse sur les tentes comme un hurlement désemparé de loup.

*

Mi-août. Les nuits, telles une marée montante, ont envahi les jours. Le soleil s'éloigne. Les attisées sont bienvenues le soir. Bientôt les trembles trembloteront de l'or. Les Nichikoun, du territoire le plus éloigné, les premiers, secoueront leur indolence. La nature leur crie: "L'automne court et les gelées vous guettent". Tous ces étroits ruisseaux qui, de portage en portage, les mèneront dans leur forêt, il leur faut les traverser au plus tôt sous peine de les trouver durcis. Les Neoskweskau, les Mistassini se mettent en branle

à leur tour. Après une nuit de tam-tam, les tentes s'affaissent et les files de canots vident le poste.

A l'aviron ou, si le vent le permet, avec une voile, — improvisée au moyen d'un maigre tronc d'épinette, une couverture de flannellette, deux cordes et une courroie de portage, — l'embarcation a atteint le grand lac en une journée. De la prudence! l'île Manitousouk, qu'un mauvais génie protège par la tempête, approche. Le canot renversé sur la grève, il vaut mieux patienter sous la tente deux jours, trois jours, quatre peut-être et attendre la chute du vent, les doigts gourds de froid et d'inaction. Heureusement, deux fois par jour en dehors des repas, le thé noir bouillant vient ragailhardir. Le jeûne se tolère plus volontiers que l'absence de thé et l'Indien fera jusqu'à quatre-vingts kilomètres en raquettes s'il vient à manquer.

Pour avoir vu les Mistassini pendant deux heures de tempête, les muscles tendus, la figure impassible, déjouer la lame qui remplirait le canot, — pendant deux heures quarante-deux coups d'aviron à la minute, — je renverrais d'un haussement d'épaule ceux qui les croient peureux. Il connaît le danger, y font face, mais ne le recherchent pas stupidement.

Peut-être l'embarcation, au bord de la rive, a-t-elle frôlé un caillou aigu. Pour ne pas faire eau, la toile doit être intacte. Les lèvres appliquées sur le flanc du canot, l'Indien reconnaît par succion le point faible à calfater de poix. Le calme est revenu et pendant qu'on se dirige au soleil vers le point d'escale poissonneux pour faire une réserve de chair fumée, il fait bon parfois lever brusquement l'aviron vers le ciel et boire les rapides filets qui ruissent sur le plat.

Plus loin, s'ébrouent des canards que le fusil guette et des huards agiles dont Matthew Coom imite à perfection le cri. Deux mâles peu subtils s'y laissent prendre et rebroussement chemin. Ils plongent obliquement vers le canot en vitesse, à qui le premier, pour repartir furieux de leur méprise.

Les gels se succèdent. Chaque famille a pris possession du camp hivernal, séparé du plus proche voisin par quarante à quatre-vingts kilomètres. Ils ont retrouvé dans leurs caches suspendues, inaccessibles aux animaux fureteurs, le matériel de chasse et les vêtements d'hiver. Déjà la neige, épaisse d'un mètre ou deux, couvre entièrement le sol, alourdit les rameaux sombres des épinettes et fait ployer leurs branches. La tente, où s'affaire la femme, fume toujours, mais la nuit, comme le thermomètre oscille entre 20° C et 40° C sous zéro, le petit poêle réussira à peine à les réchauffer tous. La glace gagne en épaisseur et en étendue. Le grand lac Mistassini se laisse alors traverser à la raquette, l'unique moyen de locomotion l'hiver. Comme les chiens ne s'attellent pas, il faut traîner la tobagane derrière soi pour la visite des trappes où d'infortunés renards, des visons, des castors, des rats musqués ont laissé leur peau. Les tournées dans l'immense territoire de chasse durent plusieurs jours, parfois dans une poudrière suffocante d'où les hommes reviennent fourbus, avec des glaçons aux moustaches. L'hiver n'interrompt pas la pêche et par des ouvertures taillées dans la glace épaisse d'un mètre, les Indiens passent les filets et les lignes dormantes à un ou deux hameçons.

Advienne un accident grave, peu d'espoir de s'en tirer. Et cependant, l'aventure du vieux Coom, le colosse manchot qui ne laisse pas moisir l'aviron pour autant, prouve bien l'intrépide désir de vivre de l'homme. Il y a bien longtemps de cela, une balle lui traverse le bras au cours d'une chasse. Accompagné de sa femme, à dix jours de raquettes du premier poste de secours, le bras dans un tourniquet, il tente l'illusoire chance de salut. Mais le mal empire, la gangrène menace. Pendant qu'il en a encore le courage, de son couteau, il taille les chairs, mais sa compagne doit lui prêter main forte pour sectionner l'os. Et le vieux Coom vit toujours.

La vie des Indiens, neuf mois sur douze, se déroule dans la forêt; neuf fois sur douze, la mort les y prendra. Dans une clairière taillée en haut de la berge, la dépouille restera dans son territoire de chasse (*fig. 17*). Les brochetées de becs de canards et de crânes de huards, attachées à des arbres, lui rendront les esprits propices. Un petit paquet suspendu à un tronc ébranché renferme sous sa double enveloppe de bouleau le tabac pour le grand voyage. Ainsi, jusqu'à la fin, la croix et les fétiches auront fait bon ménage. Le voyageur de passage ne manquera pas de planter près de la tête une petite branche de *Kalmia* ou de conifère fraîchement cueilli.

Les chasses de l'automne terminées, il faut apporter les fourrures aux succursales du magasin, de grandes tentes, auxquelles le gérant accède par avion pour une première caeilllette. Les trappeurs, par la même occasion, complètent leurs provisions d'hiver. Un peu avant la fonte des neiges, on décabane pour éviter l'accumulation sordide des carcasses et des déchets lors du dégel.

Et toujours cette solitude.

Nous aussi nous avons connu l'isolement pendant un mois, un collègue, trois Mistassini unilingues, un quatrième qui sait à peine l'anglais et moi. Un soir, lumière au loin. Y aurait-il que!qu'un d'autre sur le lac? Ce que nous croyons un feu de camp n'était qu'un éclair fugace. Eh là! ce canot renversé sur la grève, à un kilomètre! Cette fois nous ne pouvons nous tromper. Nos embarcations obliquent, l'aviron accélère. Nous prendrons le thé ensemble! Nous sommes au milieu de notre voyage: ces gens, s'ils rentrent au poste, porteront volontiers des lettres pour les nôtres qui autrement ne sauront rien de nous avant notre retour! Hélas, point n'est besoin d'accoster, seul un vieil esquif éventré gît sur le rivage. Une fois, une seule fois, un avion dans le ciel, au-dessus des nuages. Nous ne le voyons même pas. Bruit de moteur seulement; mais sentir battre dans le ciel quelque chose d'humain!

Trente et un jours sont passés! Pendant que Mark Shikapio emprunte au collègue Rouleau ses verres pour mieux lire, un canot sur l'eau, un vrai, cette fois. Nous étions déjà presque habitués à nous sentir seuls. Les guides restent silencieux, immobiles, les yeux rivés sur le point noir. Ils restent ainsi jusqu'à ce que le canot s'arrête devant le campement à dix pieds du rivage. Un long silence. Nous croirions volontiers que ce sont des étrangers pour nos guides. Personne ne bouge. Trois êtres figés comme des statues de cire, l'homme debout, le sourire immobile, hébété; la femme assise,

édentée, laide, crasseuse; l'enfant, malingre, craintif. Colloque calme, indifférent. C'est Samuel Rabbitskin, un Nichikoun, sa femme et leur fils adoptif, un neveu de dix ans. Des êtres misérables, miteux, pouilleux. La santé du petit les avait empêchés d'entreprendre plus tôt la migration printanière, puis le eaux basses les ont retardés. A côté d'eux, nos guides ressemblent à des capitalistes repus. Partis du lac Nichikoun depuis un mois, ils n'ont mangé depuis que du poisson fumé. Et pas de thé. Vite nos provisions s'allègent et dans le canot de Samuel s'accumulent farine, beurre, lard salé, sucre, savon. Ce qu'ils vont faire la noce. Malheureusement, nous n'avons plus de thé. Après un quart d'heure ils acceptent d'installer leur tente près des nôtres. Nous leur savons gré de s'être fixés cent mètres plus loin. Dans la nuit frissonnante, les poux n'auront pas le temps de franchir la distance.

Demain soir, ils ne seront pas plus expansifs nos guides, quand, à la pointe de Mitséwéow, à un jour du poste, ils rencontreront deux fils et le gendre d'Andrew venus à notre rencontre. Nous savions Andrew désireux de les voir. Un peu d'enthousiasme n'aurait pas surpris. Pas un mot, pas un salut. Nous sommes à cinquante pas, les fils sur la grève, les guides dans le canot. Personne encore ne bouge. C'est seulement quand la conversation sur le ton le plus calme leur eut transmis les nouvelles que les guides, alors rassurés, descendirent et que s'échangèrent les poignées de main.

Il m'a fallu attendre au lendemain pour saisir leur attitude.

Je comprends maintenant les grands silences au retour des expéditions. Seuls pendant un mois, six hommes dans un territoire de 100.000 kilomètres carrés, sans contact avec la civilisation, sans radio, ni téléphone, sans voir âme qui vive. Nous arrivons à la Petite-Passe du lac Mistassini où campent autour du magasin de la Hudson's Bay six cents Indiens. La pointe doublée, les rangées de tentes surgissent dans la fumée des feux de camp. Nous avions cru fêter ce retour avec exubérance et pourtant nous nous taisons comme tous les Indiens après une longue séparation. Je comprends ce silence, cette impassibilité née de l'angoisse. La grande joie toute proche de voir les nôtres s'estompe d'anxiété! Comment les retrouverons-nous? Et les nouvelles d'un mois vont tomber drues.

*

Nous sommes à faire nos dernières récoltes quand s'élève une clameur. Les Indiens ont reconnu dans le ciel un avion que nous, Blancs, nous n'entendons même pas encore. Ils accourent vers notre tente isolée. Vite elle se plie et en un instant dix hommes ont transporté nos bagages au débarcadère. Ils savent que des raisons impérieuses nous forcent à brusquer le retour.

Une poignée de mains et nous nous sommes dit: "Tchiya ça nitchiwin" (Tu es mon ami); et l'avion a décollé et les tentes se sont perdues dans la brume. Puis les rochers précambriens, lépreux, envahis par la toundra, les lacs allongés, nombreux, presque parallèles, les tourbières jaunies, la forêt pauvre, la moisissure des nénufars dans les lacs, les originaux qui broutent, les méandres qui s'amuse, les ruisseaux sans issue. Enfin des routes forestières qui drainent la forêt, les feux d'abatis de l'avant-garde de la colonisation, la plaine fertile, les champs en damier, les villages comme des jouets d'enfants, les automobiles comme des pucerons sur un fétu. Et nous piquons à Roberval. Une heure et demie seulement est passée; mais c'est quinze jours de portage que nous avons escamoté et cependant vécu intensément.

(1) *L'auteur a fait deux voyages d'exploration dans ce territoire l'été pour en étudier la flore, entreprendre des essais de culture et y effectuer un relevé ethnobiologique et géographique. Le présent article ne vise qu'à décrire le milieu humain. Parmi les principaux ethnologues qui ont traité de ces Indiens au point de vue culturel et linguistique, voir notamment l'étude ancienne de A. B. Skinner, "Notes on the Eastern Cree and Northern Soulteaux" (Anthropological Papers of the Amer. Mus. of Nat. Hist., 1911), et celles plus récentes de Frank G. Speck (surtout "Naskapi, The savage hunters of the Labrador Peninsula", Univ. of Oklahoma Press, 1935), de John M. Cooper et de Truman Michelson. Ces derniers ont eu des contacts avec les Mistassini à de grandes distances de leur territoire, notamment à l'embouchure de la rivière Rupert, sur la baie James et à la Pointe-Bleue, au lac Saint-Jean.*

(2) Picea.

(3) *Le terme canoé, employé parfois en français, est nettement fautif. Il doit son origine à l'anglais canoe (qui se prononce canou), mal lu par des francophones non initiés à la langue anglaise. Canoe est à rejeter et à remplacer par canot, seul terme utilisé dans les régions de langue française où sert cette embarcation.*

(4) *Nom des myrtilles du Canada, Vaccinium pensylvanicum, V. angustifolium.*

(5) *Rubus Chamaemorus.*

(6) *Le phénomène du bois lumineux est dû surtout au mycelium de certains champignons de la famille des Agaricacées se développant dans le bois mort, à l'humidité.*

(7) *Abies balsamea.*

(8) *Dans tous les exemples, il s'agit du dollar canadien valant actuellement en devises américaines, So.91.*